

Et Vian ! Dans la gueule du four

Et vian ! dans la gueule

Yan Hamel

Number 136 (3), 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65317ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hamel, Y. (2010). Review of [Et Vian ! Dans la gueule du four / *Et vian ! dans la gueule*]. *Jeu*, (136), 40–43.

Et Vian ! dans la gueule

TEXTES **BORIS VIAN** / COLLAGE ET MISE EN SCÈNE **CARL BÉCHARD**
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE **GENEVIÈVE LAGACÉ** / DÉCORS **GENEVIÈVE LIZOTTE**
COSTUMES **MARC SENÉCAL** / ÉCLAIRAGES **MICHEL BEAULIEU**
MUSIQUE ORIGINALE ET ARRANGEMENT DES CHANSONS DE **BORIS VIAN** **CAROL BERGERON**
CHORÉGRAPHIES **LOUISE LUSSIER** / ACCESSOIRES **NORMAND BLAIS**
MAQUILLAGES **JACQUES-LEE PELLETIER** / PERRUQUES ET COIFFURES **MARTIN ALARIE**
AVEC **MARIE-ÈVE BEAULIEU, MARC BÉLAND, CAROL BERGERON, EMMANUEL BILODEAU, PIERRE CHAGNON, BÉNÉDICTE DÉCARY, SYLVIE DRAPEAU, ALLAN LAFOREST, PASCALE MONTPETIT, CORINNE RENÉ ET ALAIN ZOUVI.**
PRODUCTION DU **THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE**, PRÉSENTÉE DU 27 AVRIL AU 22 MAI 2010.

YAN HAMEL

ET VIAN ! DANS LA GUEULE DU FOUR

Les journaux ont beaucoup parlé de la tuile qui est tombée sur la production de *Et Vian ! dans la gueule*¹. Trois semaines avant la première, l'acteur principal, Pierre Lebeau, devait se retirer du projet pour des raisons de santé. Plutôt que de tout annuler, le metteur en scène Carl Béchard a choisi de faire appel à Marc Béland, qui est monté à bord *in extremis*. Accepter de prendre le premier rôle à un tel moment était d'autant plus courageux que celui qu'il s'agissait de remplacer s'impose à la fois par une expressivité, une présence scénique et une popularité auprès du grand public peu communes. En se lançant ainsi sur la corde raide sans filet protecteur, Béland pouvait toutefois compter sur un capital de sympathie de la part de la critique et des autres spectateurs qui, assurément, seraient curieux de voir comment un professionnel aussi rompu que lui aux arts de la scène parviendrait à s'en sortir. Si le spectacle réussissait, on saluerait le tour de force ; si la première souffrait de déficiences plus ou moins importantes dues à un jeu insuffisamment travaillé, l'acteur serait excusé par les circonstances extraordinaires à la suite desquelles il avait repris le rôle et sauvé la production.

Durant la première moitié de la représentation, la prestation de Béland tenait parfaitement la route. *Et Vian ! dans la gueule* se voulait une sorte de cabaret humoristique, à mi-chemin entre le théâtre et le spectacle de variétés, ce qui demandait, de la part des acteurs, une capacité à enchaîner les répliques, les gestes et les déplacements à un rythme accéléré, comme on le fait dans les meilleures *slapstick comedies*. Pour que le spectacle fonctionne, qu'il produise les effets de comique escomptés, il fallait que tous soient parfaitement synchronisés, ce qui a été accompli par Béchard, sa troupe, et le nouveau venu. Béland prit sans heurt majeur sa place dans la mécanique de la représentation, permettant à celle-ci d'atteindre ses objectifs. Mais, avec l'avancée du spectacle, l'acteur a perdu peu à peu de son assurance et de ses moyens, hésitant, cafouillant ici et là, jusqu'à devoir interpréter les dernières scènes muni de son texte qu'il lisait, mains tremblantes, pour pouvoir donner la réplique à ses partenaires de jeu. Sans avoir eu de répercussions vraiment négatives sur la qualité d'ensemble de la représentation – j'y reviendrai –, ces ratés étaient, il faut bien le dire, tout particulièrement contre-productifs dans un spectacle placé à l'enseigne de la désinvolture et de l'aisance associées à ce touche-à-tout de génie qu'était Boris Vian.

1. Une autre tuile s'est abattue sur la production la semaine de la première. Le Groupe Audubon, qui avait présenté en 1995 un collage portant le même titre, mis en scène par le même Carl Béchard, revendiquait une paternité du spectacle plus grande que celle reconnue par le TNM dans le programme. NDLR.



Et Vian ! dans la gueule, mis en scène par Carl Béchar (TNM, 2010). Sur la photo : à l'avant-plan, Marc Béland. © Yves Renaud.

Cela n'était toutefois qu'un léger accident de parcours tout à fait compréhensible, et il y a fort à parier que le problème aura été réglé au fil des représentations qui se sont succédé tout au long du mois de mai. Mais il n'en demeure pas moins que, au-delà de ce détail anecdotique, *Et Vian ! dans la gueule* a laissé le spectateur critique sur son appétit, et ce, tout en produisant un malaise certain et en soulevant quelques questions importantes.

Le jeu, s'il était bien synchronisé et s'il fonctionnait à la manière d'une *slapstick comedy*, n'en était pas pour autant très enlevant ni très drôle. Comme la plupart des grandes salles montréalaises, le Théâtre du Nouveau Monde mise sur des interprètes appartenant à notre *star system* local ; il met à l'avant-plan des vedettes que l'on peut voir dans les grandes productions populaires du cinéma et de la télévision. Les affiches des différents spectacles sont à ce titre particulièrement éloquentes : elles montrent presque exclusivement les visages des acteurs fétiches qui seront en scène. Le faciès grimaçant de Pierre Lebeau annonçait le *Vian*, comme avant lui Pascale Bussièrès était chargée de promouvoir à elle seule *Huis clos*, mettant pourtant en scène trois personnages d'égale impor-

tance. C'est là une évidente, et probablement très efficace, stratégie de séduction à l'endroit du grand public, qui sera heureux de délaissier pour un soir le petit écran afin de voir jouer ses coqueluches « en vrai ». Une telle logique fait en contrepartie passer la qualité du théâtre en second. Si des acteurs tels que Sylvie Drapeau, Pascale Montpetit et Emmanuel Bilodeau ont derrière eux des accomplissements théâtraux indéniables, s'ils sont notamment reconnus et salués pour leur capacité à faire rire les foules, ils ne se sont pas pour autant illustrés en tant que chanteurs et que danseurs. Voilà qui est pour le moins délicat au moment où il s'agit de monter un spectacle de type cabaret de variétés, qui allie jeu, danse et chanson. Privilégier ces comédiens-là au détriment d'autres artistes susceptibles d'exceller dans chacun des arts de la scène convoqués, c'est renoncer dès le départ à faire de *Et Vian ! dans la gueule* un spectacle parfaitement réussi. C'est accepter de limiter les chorégraphies et les numéros chantés, respectivement conçus par Louise Lussier et Carol Bergeron, à ce que les grands acteurs connus seront en mesure de donner. Les producteurs et le metteur en scène se satisfont d'un résultat médiocre ; ils rognent sur l'expressivité au profit d'un racolage destiné à



Et Vian ! dans la gueule, mis en scène par Carl Béchard (TNM, 2010).

Sur la photo : Marie-Ève Beaulieu, Bénédicte Décary, Alain Zouvi et Pascale Montpetit. © Yves Renaud.

satisfaire les frileuses habitudes d'un public peu soucieux de quitter son terrain et ses visages de connaissance. L'art dramatique est alors complètement inféodé aux lois de la société de consommation et de la culture médiatique de masse.

Cela dit, il faut souligner que si les numéros chantés et dansés n'étaient ni très originaux ni très forts, la faute n'en revenait pas aux seuls acteurs. Un spectacle consacré à Boris Vian doublé d'un spectacle de variétés crée forcément des attentes élevées sur le plan musical. Celles-ci n'ont pas été pleinement satisfaites par les choix et les arrangements de Carol Bergeron. Alors que Vian est connu pour avoir été, parmi les écrivains français des années 40-50, l'un des plus grands érudits du jazz, que le rapport à la « zizique » afro-américaine est l'une des dimensions cardinales de son œuvre, le style *New Orleans*, le *be-bop*, le *cool*, le *skat*, les improvisations à la trompette ou au saxophone étaient bizarrement absents du spectacle, et ce, même si une batterie, sous-utilisée, a été placée bien en vue sur l'espace scénique. L'amateur de jazz aura dû se contenter d'une seule pièce classique du répertoire, *It don't mean a thing if it ain't got*

that swing, qui revint à quelques reprises, mais dans une version électronique aseptisée et tronquée ne laissant plus subsister grand-chose de la folie et des rugissantes sonorités *jungle* popularisées par Duke Ellington entre les deux guerres mondiales. De leur côté, les nombreuses chansons de Boris Vian intégrées au spectacle étaient, dans la plupart des cas, non pas chantées en reprenant la mélodie originale, mais martelées à l'unisson par des groupes plus ou moins importants d'acteurs au garde-à-vous formant des mini-chorales. Le procédé, littéralement incompréhensible, transformait des pièces animées par l'esprit anarchisant et libertaire de leur auteur en des équivalents sonores de marches militaires où toute forme d'individualité et de fantaisie était gommée par la sérialité d'un ordre implacablement uniformisateur. Pareille subversion de l'esthétique et de la politique borisvianesques ne pouvaient pourtant pas être le but recherché par les concepteurs du spectacle, lesquels professent tous, dans les textes d'accompagnement intégrés au programme, la plus grande admiration pour le Bison Ravi, son côté déjanté, son irrévérence et son irréductible non-conformisme.

Il est possible d'enfoncer le clou davantage en ajoutant que, entre les « chants » et les « danses », la direction d'acteurs faisait verser le spectacle dans une surenchère de scies et de stéréotypes tant verbaux que gestuels. Ceux-ci pouvaient être simplement ennuyeux, convenus et bêtement répétitifs, plus à leur place dans *Broue* ou au théâtre d'été que dans une salle de répertoire. C'était, par exemple, le cas pour l'interprétation zozoteuse et sautillante de Marie-Ève Beaulieu dans le rôle de Robert, l'aide de camp du général James Audubon Wilson de la Pétardière, interprété celui-là par Marc Béland. Mais les stéréotypes prenaient aussi une forme plus suspecte. Je pense notamment aux caricatures de généraux étrangers : le Chinois Ching Ping Ting, incarné lui aussi par Marie-Ève Beaulieu, qui se montait toujours très honoré, et qui paraissait insupportablement comme un personnage du *Lotus Bleu* ; le Soviétique Korkloff (Bénédicte Décary) dont la prononciation ostentatoirement rroulée, une attitude marrrtiale, et forrrce rremuements des lèrrres ; sans oublier Pascale Montpetit dans le rôle du général américain Jackson, qui mâchait de la gomme, se saisissait les parties génitales et défoumait le français à gwands wenfows de wwhowww, comme il se doit dans une pawodie awchi-éculée de yankee. Cette facilité, pourrait-on arguer, s'accordait avec un spectacle se voulant léger, primesautier, sans malice, comique justement par ses côtés infantiles. Cependant, il demeure difficile de déterminer en quoi semblable prétention au burlesque se distingue d'une imagerie ordinaire et d'un goût on ne peut plus douteux.

Ces remarques m'amènent à soulever un dernier questionnement, qui touche l'élément à la racine de tous les problèmes mentionnés jusqu'ici : le choix des extraits que Carl Bécharde a collés pour créer cette pièce. Bien que Boris Vian soit mort très jeune, son œuvre est vaste, multiple. Par sa forme, par son ton, par les thèmes privilégiés qu'elle aborde et par les valeurs qu'elle défend, elle peut encore être parfaitement en prise sur la société contemporaine : s'y côtoient passion pour la musique, antiracisme, culte zizou de la jeunesse et de l'insouciance, rejet germanopratin des bienséances et des distinctions, délires pataphysiques, vision tragique de la vie camouflée sous une apparente légèreté, sens de la métaphore, du jeu de mots et du calembour déroutants, etc. Un autre aspect de cette œuvre, non moins essentiel, et plus actuel que jamais, est l'antimilitarisme. Or, c'est précisément cet aspect-là, plus que tout autre, et même à l'exclusion quasi complète de tous les autres, que Carl Bécharde a choisi de mettre à l'avant-plan. L'ensemble de *Et Vian ! dans la gueule* tournait autour de la pièce *le Goûter des généraux*, colonne vertébrale du spectacle sur laquelle venaient se greffer les monologues de simples soldats publiés dans *les Fourmis*, ainsi que plusieurs chansons et poèmes portant de près ou de loin sur la guerre. La représentation se terminait, comme on aurait pu s'y attendre, par une interprétation du *Déserteur*, sans doute la plus connue des pièces

écrites par Vian, laquelle offrait en finale l'avantage de donner un semblant de profondeur et de pathétique à un spectacle qui en manquait cruellement.

Parler de la guerre pour se gausser de son absurdité, pour en critiquer les ressorts et les finalités secrètes est certes chose louable. Mais, tel qu'il a été instrumentalisé sur les planches du TNM, le discours antimilitariste emprunté à Boris Vian prit une tournure étrange et dérangeante. Alors que notre pays est impliqué dans une guerre qui fait rage depuis plusieurs années, que soldats et civils meurent, absolument rien dans la comédie prétendument iconoclaste proposée par Carl Bécharde et sa troupe ne faisait allusion, fût-ce légèrement, à ce qui, de notre actualité sanglante, pourrait, voire devrait être contesté. Le rire qu'entendait provoquer *Et Vian ! dans la gueule* était exclusivement dirigé contre des situations et des types associés à une époque volontairement rendue kitsch, notamment par les costumes bariolés de Marc Sénéchal et les coiffures extravagantes de Martin Alarie. Au moment où Vian écrivait ses œuvres, en ces années d'angoissantes tensions américano-russes sur fond de possible hécatombe nucléaire, de luttes acharnées pour l'indépendance menées par des peuples d'Afrique et d'Asie contre l'opresseur européen, une pièce comme *le Goûter des généraux* était véritablement iconoclaste, mordante, impitoyable à l'égard du pouvoir en place et tout particulièrement de la politique extérieure française. Son engagement par la caricature, la dérision et le rire n'échappait à personne. Reprendre cette pièce dans le Montréal actuel et la bricoler en un montage inoffensif de fragments épars comme l'ont fait Carl Bécharde et le Théâtre du Nouveau Monde vise à ridiculiser ce qui ne nous ressemblerait et ne nous concernerait pas : une collection de clichés associés à la France et aux autres grandes puissances impérialistes d'une époque révolue et, s'il fallait en croire la pièce, absolument étrangère à notre réalité. L'entreprise me semble dénoter une autosatisfaction nombriliste dans l'idée reçue, si rassurante, mais tellement fautive, selon laquelle les braves et gentils Québécois se sont toujours sagement tenus à l'écart des horreurs historiques du passé comme de celles du présent. On peut bien se moquer en prenant ses aises dans un bon fauteuil, puisque les idiots et les vilains, ce sont les autres, et que nous n'avons rien à nous reprocher.

Malgré l'indéniable succès de la pièce – les rires de connivence hébétéée fusaient tout au long de la représentation –, ce spectacle m'a paru déficient sur le plan esthétique, contestable sur le plan éthique, d'un désengagement affligeant et, surtout, d'une grande tristesse. *Et Vian ! dans la gueule* était aussi triste que le goût du jour auquel, reconnaissons-le, il répondait parfaitement. ■